

Le Désir de traduire. Penser la traduction selon Antoine Berman – Chateaubriand, Pound et Roubaud

de Jonathan Baillehache
PUR, Rennes, 2021 (154 pages)

Tout au long de ce magnifique *Désir de traduire. Penser la traduction selon Antoine Berman – Chateaubriand, Pound et Roubaud*, Jonathan Baillehache nous emmène en zigzag dans l'œuvre de Berman, qu'il traverse de part en part à la faveur d'extraits finement choisis qui en dénotent la connaissance très approfondie.

Se lancer dans cette lecture demande de se harnacher comme pour une sortie en haute montagne. La première partie est un paysage de pics vertigineux, essentiellement posé au centre de la traduction par Chateaubriand du *Paradise Lost* de Milton. Nous avons là une analyse très fine des ressources inattendues que s'est données le traducteur et qui seront autant de points de repère pour la suite du raisonnement. Ces exemples illustrent la liberté du traducteur, qui est sorti des sentiers battus des traductions précédentes, écrasantes car empêtrées dans ce désir de bien faire, c'est-à-dire du bien écrire, que Milton ne respectait pas dans sa propre langue, notamment par le recours au rejet pour ne citer que ce trait. Dans ces productions antérieures à l'entreprise de Chateaubriand, le recours à une langue française classique constitue un déni de la singularité miltonienne, étouffée par un carcan grammatical et lexical qui ne laisserait passer que le sens. La question se pose ainsi : à quoi bon le sens sans la forme, sans la lettre ? Une telle violence est-elle éthique, autorise-t-elle à traduire ?

C'est là une interrogation perpétuelle du traducteur : comment dire cela en français ? *Comme ceci, collé sur la langue ? Impossible !* Suivre l'esprit de Chateaubriand, c'est s'autoriser ce *comme ceci*, et c'est donc refléter la langue de l'auteur. Mais pas n'importe com-

ment. Si l'éthique est d'accueillir dans sa langue propre cet Étranger qu'est l'auteur, il appartient au traducteur de construire sa propre esthétique, une construction qui sera à recommencer dans sa traduction suivante. C'est reconnaître avec audace la singularité de chaque auteur (qui traduit son propre monde), et à travers la communauté des traducteurs, la singularité de chaque langue. L'éthique communautaire d'accueil dépassera l'esthétique générale reçue comme bienséante.

Dans la deuxième partie, la neige est vierge, et celui qui a une bonne connaissance des pensées lacanienne et freudienne est comme chaussé de peaux de phoque pour progresser plus aisément que moi. L'approche psychanalytique qui suit donc l'analyse rhétorique très fleurie de la première partie n'est pas moins passionnante. Nous suivons Jacques Roubaud dans sa traduction récente de *La Chasse au Snark* de Lewis Carroll. La pulsion du traducteur est assimilée à la pulsion sexuelle, viol du corps maternel à travers la langue maternelle et refoulement de l'écriture propre – dont la sublimation, par le procédé traductif, dérivatif intellectuel ou artistique, est la production traduite. Il y a donc là quelque chose d'in-finitement, comme l'écrit Jonathan Baillehache, libérateur pour le traducteur, qui peut s'appuyer sur la légitimité de ces théoriciens pour tenir tête et faire face – voire « rendre face » – au texte d'origine, oser écrire « comme c'est écrit » et donner enfin à voir, sans oripeaux francisants, la langue et la lettre de l'Étranger, comme nous y enjoint le *traduire à la lettre*, pris... au pied de la lettre.

L'escalade du troisième chapitre, « Chiffrage et déchiffrement de la lettre », permet au lecteur, armé de ces nouvelles lunettes, d'accéder à l'étape cachée de notre pratique, le décodage s'opérant en nous-mêmes pendant le chiffrage dans notre langue de traduction : à travers les exemples fascinants de Pound, encore dans la lyrique médiévale italienne et provençale, et de Zukofsky dans la poésie latine de Catulle, nous comprenons combien l'opération permet d'apercevoir la subjectivité de chacun, de voir ce que fait le sujet traduisant. Ainsi Jonathan Baillehache nous emmène-t-il au fond de nous-mêmes mais aussi dans le puits redouté de la psychanalyse, avec pédagogie, à travers des exemples pratiques qui sont comme autant de récompenses sucrées au cours de cette progression pas-

à-pas hors du « un-sens », ce choix systématique du terme le plus univoque.

Par la teneur poétique du corpus littéraire disséqué, ceux qui se seraient toujours tenus à l'écart de la poésie par modestie peuvent trouver ici de nombreuses marques pour s'y attaquer tant les notions de versification sont abordées avec simplicité dans des exemples précis.

Lire *Le Désir de traduire* jusqu'à sa conclusion truculente prolonge bel et bien, comme annoncé, le propos d'Antoine Berman et donne enfin et surtout le désir de le (re)lire ou de découvrir par soi-même le corpus de travail de Baillehache dans son intégralité, comme une nécessité pour comprendre Berman encore mieux, le suivre encore plus loin, dans les grandes langues aux structures assez proches du français et déjà bien outillées pour cheminer vers lui, mais aussi dans la découverte des petites langues encore invisibles, aux particularités morphologiques inimaginables¹ et au potentiel traductif inconnu, afin de bousculer affectueusement la langue maternelle du traducteur.

Cette révolution qui secoue la traduction en tant que procédé et que produit, chahutant le pouvoir régulateur des éditeurs, promet de beaux jours au traducteur... fidèle.

Faustine Imbert-Vier

1 Voir Jean-Pierre Minaudier, *Poésie du gérondif : Vagabondages linguistiques d'un passionné de peuples et de mots*, Paris, Le Tripode, 2014.
